

LE

## MONITEUR DE LA MODE.

## MODES,

## Renseignements divers, description des Toilettes.

Les différentes parties de la toilette tendent en ce moment à se réunir au lieu de se spécialiser d'avantage. Ainsi, pour les deuils qui sont la triste livrée d'une grande partie de la population, trouve-t-on réuni dans les importantes maisons comme celle de la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, les modes, les étoffes, les hautes nouveautés, la lingerie et jusqu'aux bijoux. Au nombre des objets choisis dans ce magasin par une grande dame russe, nous citerons une robe de parametta ornée de cinq petits volants dans le bas, et une robe de grenadine à trois volants espacés de 4 centimètres environ, à corsage terminé par une large ceinture de velours, à manches toutes bouillonnées avec jockeys et hauts parements de velours; un chapeau de velours à fond tombant, avec pluie de jais et oiseau de paradis, une pelisse de soie gros grain ornée d'une pèlerine et de hauts parements de guipure, un col et des manches de crêpe brodé de jais, une grande chaîne de jais à boules taillées, un peigne pareil, des mouchoirs richement brodés en laine noire, des gants demi-longs en peau de Saxe, un manchon, une berthe et une petite cravate d'astracan noir.

Par le même système, certaines modistes, après s'être fait pour les coiffures une réputation méritée, sont entraînées à y joindre des robes de bal qui ne sont presque aussi que des œuvres de goût et de fantaisie, créées d'un nuage de tulle ou de gaze et n'ayant de valeur que par le souffle créateur qui leur donne la vie. Puis, insensiblement, elles se chargent des robes et des confections les plus sérieuses. C'est ainsi que madame *Plé-Horain*, rue de Grammont, 27, dont nous avons cité ici les séduisantes coiffures, fait maintenant aussi des robes ravissantes. Par ce qu'on connaissait déjà il était facile de prévoir que tout ce qui sortirait de ses ateliers porterait le cachet de distinction élégante qui lui appartient. Pour nous, notre attente a été surpassée par ce que nous avons vu chez elle.

Elle avait fait dernièrement, pour le bal des artistes, la toilette complète d'une jeune et célèbre cantatrice. Cette toilette se composait d'une robe de tulle blanc sur un dessous de satin. Le bas de la jupe était garni d'une manière très originale, d'une sorte de chicorée de tulle bordée d'un petit ruban bleu, cette chicorée s'aplatissant, de distance en distance, en forme de cocarde. Sur cette garniture retombait une seconde jupe de tulle bordée d'un bouillon plat et relevée sur le côté par un nœud très compliqué de large velours bleu à très longs bouts,

et cette double jupe était recouverte elle-même de deux volants de dentelle noire. Le corsage était à draperies avec nœuds bleus et barbes de dentelle sur les manches. La coiffure était une natte de velours pareil faisant bandeau sur le front et cache-peigne en arrière, et terminée par deux barbes de dentelle noire retombant sur les épaules. Cette toilette, complétée par une parure de diamants et de turquoises et rehaussée encore par la beauté de madame G..., a eu un succès complet à ce bal dont elle était une des dames patronesses.

Une autre toilette qui y a été aussi remarquée était de tulle blanc toute garnie de petites ruches dans le bas et d'un grand volant bordé d'un bouillon plat, retombant sur ces ruches et relevé, de distance en distance, par des touffes de lilas blanc et de lilas lilas alternés. Ces bouquets détachés sont le genre de garniture le plus adopté cette année. La couronne ronde de lilas mélangé avec feuilles en dessus et nœuds de verdure des côtés, était, ainsi que les agrafes de corsage, d'une délicatesse infinie. Une parure d'opales et d'améthystes terminait cette toilette tout à fait jeune fille.

Une autre se composait d'une robe de tarlatane rose toute bouillonnée jusqu'à une hauteur de 50 centimètres, à tunique pareille, recouverte de volants d'Angleterre et relevée en draperies, de distance en distance, par des agrafes rondes en tarlatane bouillonnée garnie de petite dentelle noire. La coiffure créée par madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, était d'acacia blanc et rose, ouverte par derrière, mais avec une petite branche d'acacia posée en dessus du nœud des cheveux. Ces très beaux cheveux châtain, simplement relevés en boucles très lâches, étaient séparés en avant en longues boucles frisées accompagnant admirablement un jeune et frais visage. Autour du cou de madame de T... était un collier de grosses perles roses extrêmement pâles, garnies de piquants en or.

Pour un brillant mariage, celui de mademoiselle L..., madame *Plé-Horain* avait fait aussi plusieurs toilettes: Celle d'une gracieuse jeune fille était une robe de tulle blanc à neuf volants découpés, un corsage à draperies retenues par un bouquet de géranium rose et de clématite, la coiffure ronde et les bouquets d'épaules assortis.

Les robes de ville, dont madame *Plé-Horain* fait le plus, sont de belles étoffes. Pour la tour brochées, ayant pour tout ornement la ceinture de taffetas ou de velours brodée de même que la robe et garnie d'effilés à jours, et le nœud broché et les parements des manches assortis et frangés de même.

Pour les jeunes filles, les robes de soie se font aussi



généralement tout unies et à longue ceinture, mais ces ceintures, au lieu d'être brodées et frangées, sont simplement bordées de biais d'une couleur différente de celle de la robe.

Deux robes expédiées à la Guadeloupe, par la maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, étaient : l'une de taffetas groseille et l'autre de taffetas vert à carreaux noirs, à manches carrées et à plis, bordées d'un ruban noir rouleauté de vert et de groseille, et la longue ceinture dont les bouts étaient coupés en biais était bordée d'un rouleau semblable.

Deux autres robes, faisant partie du même envoi, étaient une robe de moire grise bordée dans le bas au-dessus de l'ourlet d'une bande de velours noir de 18 centimètres environ, à corsage plat attaché par des boutons de velours, et à manches carrées, bordées d'une bande de velours et d'une rosette de velours sur les plis du haut de la manche.

Une robe de taffetas lilas à trois petits volants noirs dans le bas, volants se relevant des deux côtés de la jupe et faisant tablier à sept petits volants pareils, à double corsage, décolleté et montant, le montant avec manches carrées et fendues en dessous, garnies tout autour de deux petits volants noirs doublés de blanc, et bordés en dedans d'une petite roche de taffetas et de blonde blanche, le corsage décolleté, attaché en arrière, et à manches courtes bouillonnées.

Un genre de fantaisie qu'on demande à la maison *Lassalle et Cie*, à l'occasion de ce renouvellement d'année, ce sont tous ces ouvrages en bois sculpté qui s'appliquent à tant d'usages différents. Ainsi, les coffrets appropiés à d'innombrables destinations, les miroirs de main, les écrans, les encriers, les pupitres, les bordures de calendriers, et surtout ces mignons chevalets qui servent à exposer sur une cheminée ou sur une console les portraits photographiés qui seront, pour cette année, ce qu'ont été pour le XVIII<sup>e</sup> siècle les cartons originaux qui composent la précieuse collection du docteur Pio., dessins bizarres, emblèmes, paysages, allégories, par lesquels les personnes du grand monde se souhaitaient la bonne année ou se présentaient leurs félicitations à l'occasion du nouvel an.

Pour cette saison des bals, qui voit aussi se célébrer un grand nombre de mariages, la maison *Petit-Perrot* a créé des parures de mariées d'un charme infini, dans lesquelles toutes les fleurs rares et délicates se trouvent diversement combinées entre elles, tandis que quelques espèces seulement et toujours les mêmes, s'y rencontrent autrefois. Puis, leurs dispositions au lieu d'être à peu près uniformes, sont appropriées avec intelligence à la figure, aux habitudes, à la position des personnes qui doivent les porter. Ce tact et ce bon goût parlait de madame *Petit-Perrot* ne se retrouvent pas à un moindre degré dans ces coiffures de velours et de plumes auxquelles elle ne mélange l'or qu'avec une extrême sobriété, et dans les fleurs de velours qui servent d'ornement aux chapeaux d'hiver. Ses ateliers sont aussi très occupés des couronnes de plumes qui se posent autour de la calotte ou de la passe des chapeaux, à toutes les nuances desquelles elles s'assortissent parfaitement.

Une coiffure de jeune fille qui nous a plu tout singulièrement est une couronne de roses noisettes avec nœuds de feuilles et bois naturel qui, avec une robe de tulle blanc toute bouillonnée, rendait adorable une très jeune blonde au teint rosé.

La vogue est acquise au magasin de fourrures à la *Reine d'Angleterre*. Le monde élégant se donne rendez-vous dans ces spacieux salons où l'on trouve ce que la mode peut créer et rêver de riches fantaisies dans une variété d'articles du meilleur goût.

Le paletot-impératrice de velours noir, d'une élégance toute particulière, garni d'un rouleau de queues de martre zibeline ou du Canada, est un vêtement d'une grande distinction. Les manteaux garnis de hautes martres ont toujours un grand succès. Le burnous en gros d'Écosse, garni d'une fourrure en ventre de petit gris, est indispensable. C'est le pardessus le plus confortable qu'on puisse se donner, et il est utile en maintes occasions pour le retour de la promenade en voiture découverte. Il entretient la chaleur qui résulte d'une promenade à pieds ; on retrouve encore sa bienfaisante influence dans les sorties du matin, du soir et notamment en voyage. Le paletot de drap garni d'astrakan trouve aussi son utilité. C'est tout à fait l'enveloppe du matin.

Les cols Henri III, nouveau modèle, les cravates amazones, dont M. *Bougenaux-Lolley* est le créateur, ont obtenu un succès merveilleux. Ses moelleux tapis de voiture et de salon sont bien appréciés par toutes les personnes qui se plaisent à unir dans leurs habitudes le confort à l'utilité.

La maison de M. *Bougenaux-Lolley*, à la *Reine d'Angleterre*, 249, rue Saint-Honoré, est aujourd'hui comme toujours, celle de prédilection pour le choix de fourrures pour corbeilles de mariage.

Le châle de l'Inde, une des pièces fondamentales de toute corbeille de noce, s'il ne varie pas comme toutes les autres parties de la toilette, reçoit cependant des modifications dans ses dispositions et ses couleurs ; et comme une grande différence dans sa valeur réelle tient à des nuances imperceptibles pour ceux qui n'ont pas fait de cette spécialité une étude approfondie, nous engageons fortement les acheteurs à ne s'adresser qu'aux magasins dont la renommée depuis longtemps connue et justifiée est une garantie sérieuse de la supériorité de leurs produits en même temps que de la conscience éclairée de leurs indications. Parmi ceux-là se place au premier rang le *Persan*, 74, rue de Richelieu, où nous avons vu, outre les cachemires noirs, blancs, bleus, verts et amarantes, qui sont le plus à la mode de cette saison, des châles et des mantelets remarquables de dessins et de tissus.

Les dentelles de prix sont comme des diamants et un équipage, en harmonie avec les habitudes d'une grande dame, mais toutes celles qui, moins riches et dans une position moins élevée, ont cependant le goût et l'instinct de l'élégance, doivent une véritable reconnaissance à MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, qui ont mis à leur portée cette magnifique dentelle de Cambrai d'un travail aussi régulier, d'un dessin aussi artistique que la dentelle de Chantilly, et d'un prix tellement moindre qu'elle peut trouver place dans le budget le plus restreint, et per-



jeune fille qui nous a plu tout simple  
e couronne de roses tannées avec nous  
ois naturel qui, avec une robe de tulle  
illuminé, rendait adorable une très jeune  
rosé.  
t acquise au magasin de fourrure à  
erre. Le monde élégant se donne rendez-  
spacieux salons où l'on trouve ce qui  
er et réunir de riches fantasmes les un  
es du meilleur goût.  
Impératrice de velours noir, d'une é-  
articulière, garni d'un rouleau de gaze  
line ou du Canada, est un objet d'ém-  
ion. Les manteaux garnis de laines re-  
ars ont grand succès. Le linceul n'a gu-  
si d'une fourrure en outre de pelage et  
C'est le pardessus le plus confortable à  
er, et il est utile en maintes occasions  
promenade en voiture devient l'ob-  
jet qui résulte d'une promenade à pied.  
encore sa bienfaisante influence au lieu  
du soir et notamment en voyage à pied.  
garni d'astrakan trouve aussi sa place  
à l'enveloppe du matin.  
tri III, nouveau modèle, les cravates  
M. Bougeant-Laloy est le créateur, et  
très merveilleux. Ses modèles sont de ve-  
ne sont bien appréciés par tous les je-  
ne se plaisent à voir dans leurs habituels à  
A. Bougeant-Laloy, à la tête de la  
rue Saint-Honoré, est aujourd'hui l'objet  
de prédilection pour le choix de l'homme  
de mariage.  
l'Inde, une des pièces fondamentales à  
de noce, s'il ne varie pas comme tant  
es de la toilette, reçoit cependant des re-  
ses dispositions et ses couleurs; et cette  
valeur dans sa valeur réelle tient à sa  
égales pour ceux qui n'ont pas fait de  
une étude approfondie, nous engageons  
lecteurs à ne s'adresser qu'aux magasins  
de depuis longtemps connus et justifiés et  
sente de la supériorité de leurs produits  
de la conscience éclairée de leurs in-  
ceux-là ne place au premier rang à  
de Richelieu, où nous avons vu, non  
iers, blancs, bleus, verts et amaran-  
à la mode de cette saison, des cravates  
remarquables de dessins et de tissus.  
Le prix est comme des diamants et n'a  
monie avec les habitudes d'une grande  
celles qui, moins riches et dans un  
sité, ont cependant le goût et l'instinct  
est une véritable reconnaissance à  
rue des Jeûneurs, qui ont mis à leur  
digne dentelle de Cambrai d'un travail  
dessin aussi artistique que la dentelle  
à prix tellement moins cher qu'elle peut  
le budget le plus restreint, et par-





*L'annonce parait le Samedi et le Dimanche*

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Coiffures de M<sup>me</sup> Bernard r. de Rivoli, 112. - Modes de M<sup>me</sup> Plé Moran, r. de Grammont, 27.  
 Fleurs de Tilman, r. de Richelieu, 104. - Rubans et Passementerie AlaVille de Lyon, r. Ch. de l'Antin, 6.  
 Four-jupe Soier Tavernier, E. & Co. y. dep<sup>re</sup> r. Montmartre, 153.  
 Parfums de Violet pour de S. M. l'Impératrice, J. Denis, 37. | Stoffes pour meubles de Desvignes Rives et C<sup>ie</sup> r. de Richelieu, 101.  
 Envoi de la M<sup>me</sup> de Commission Lassalle et C<sup>ie</sup> L. le Grand, 37.

Entered at Stationers' Hall

LONDON, at the Monitor Office, 25, Great Street, Soho. NEW YORK, PIERCE & CO. General Agents

MADRID, P. J. de la Pina

pour produire avec deux sommes  
 elle a peu près analogue. Ainsi nous  
 nous voyons, des volants ou de  
 de Gambier qui, avec un de  
 l'or, composent de très  
 Pour rendre leurs épaules en  
 de beaucoup de femmes se servent au  
 de Leno, mais de la véritable  
 des mauvaises imitations que ce  
 tentent d'essayer de vendre sous  
 la propriété de la maison Fery  
 de la plupart des grandes maisons de  
 d'une manière spéciale. C'  
 de son utilité réelle, de  
 de la sécurité de sa fabrica  
 tout ce qu'un mari pourra fa  
 de l'occasion du jour d  
 ces deux villes appelées aussi à  
 de ces robes, comme tous les  
 d'obtenir à une certaine barrière  
 de ces robes d'un nombre de cercle  
 de la maisonnelle Folat a inventé  
 de tulle de mousseline  
 et empêchent ainsi de  
 de prendre de mauvais plus  
 de cette dentelle qui se lave facile  
 d'ent  
 de la faire devenir l'or  
 à travers lesquelles il se voit  
 de leur sette. N  
 de l'Est, dépositaire de fabrica  
 de l'Est, chez madame  
 de l'Est.



mettre de produire avec deux sommes tout à fait inégales un effet à peu près analogue. Ainsi nous avons vu dans plusieurs toilettes, des volants ou des jupes entières de dentelle de Cambrai qui, avec un dessous de satin rose ou bouton d'or, composaient de très séduisantes parures de bal. Pour couvrir leurs épaules en entrant dans un salon, beaucoup de femmes se servent aussi d'une pointe de dentelle *Lama*, mais de la véritable dentelle *Lama*, et non pas des mauvaises imitations que certains magasins de nouveautés essayent de vendre sous son nom. Ce produit qui est la propriété de la maison *Ferguson*, se trouve dans la plupart des grandes maisons de Paris lorsqu'on le demande d'une manière spéciale. C'est en ce moment-ci, à cause de son utilité réelle, de la modicité de son prix, et de la sincérité de sa fabrication, un des charmants cadeaux qu'un mari pourra faire à sa femme ou un père à sa fille à l'occasion du jour de l'an.

Un de ces riens utiles appelés aussi à remplir ce but d'une façon très heureuse, comme tous les objets qui joignent l'ingéniosité à une certaine bizarrerie, ce sont ces ballons à jours formés d'un nombre de cercles de largeurs graduées que mademoiselle *Volat* a inventés pour mettre sous les manches de tulle de mousseline ou de crêpe qu'elles soutiennent et empêchent ainsi de se rouler sur elles-mêmes et de prendre de mauvais plis. Ce petit appareil en une côte flexible qui se lave facilement, peut se faire tout uni ou orné de dentelle, d'entre-deux et de rubans, de manière à le faire devenir l'ornement même des manches à travers lesquelles il se voit et auxquelles il conserve leur fraîcheur et leur netteté. Il se trouve à Paris chez *M. Hunt*, dépositaire de fabriques, 30, rue de l'Échiquier, et à Moulins, chez mademoiselle *Volat*, 17, rue de l'Horloge.

Les chapeaux sont un peu soulevés sur le front et un peu abaissés en arrière, mais il faut bien se garder d'exagérer cette tendance. Madame *Plé-Horain* ne s'écarte jamais dans ses modes de cette modération de bon goût qui caractérise la femme véritablement bien née, aussi sa clientèle d'élite s'augmente-t-elle chaque jour. Nous citerons seulement quelques-uns de ses chapeaux qui serviront à en faire comprendre le style.

L'un de taffetas blanc piqué était orné en dessus d'une bride de velours bleu à nœuds plats sur la passe, et à coques de velours descendant de chaque côté du bavolet. En dessous des coques de velours bleu sur le front sont dans le bandeau de blonde blanche.

Un autre chapeau de taffetas vert liseré de blanc a un bavolet liseré de blanc, une dentelle blonde blanche posée autour de la passe en dedans d'un biais vert liseré de blanc. En dessous est une blonde ruchée sur le front, et en dessus, entre la blonde et le chapeau, une chicorée de velours vert, puis à droite une barbe de blonde faisant l'effet d'un aigrette, et à gauche des coques de velours vert.

Un chapeau de tulle blanc recouvert de dentelle noire a un fond blanc recouvert de dentelle, un bavolet de velours recouvert aussi de dentelle noire, et une passe de velours noir rejoignant par une pointe le rond de la calotte. Le dessous de la passe est orné d'une branche de chèvrefeuille à tiges d'or.

Un joli bonnet de tulle blanc brodé avancé en pointe

sur le front était garni en avant de rosettes de velours Magenta et noir, alternées dans la garniture de blonde ruchée. Un velours Magenta posé en arrière de la garniture se terminait par un grand nœud avec de très longs bouts.

Une parure ne saurait être complète à nos yeux s'il ne s'en exhalait un de ces parfums doux et fugitifs pour ainsi dire devinés plutôt que sentis, et qui ajoutent à l'impression agréable d'une gracieuse apparition. La senteur par excellence pour nous est celle de la violette, et beaucoup de personnes sans doute partagent cette préférence, car la parfumerie spéciale aux violettes de Parme de la maison *Violet*, 347, rue Saint-Denis, obtient un succès toujours croissant. Cette vogue est due sans doute aussi, du reste, à la supériorité des produits en eux-mêmes en même temps qu'à leur parfum. Ainsi le *philocomé de Violet*, le *savon à la violette*, les gouttes de violette pour le mouchoir méritent à tous égards une mention spéciale.

Le *savon de thridace* reste toujours le savon par excellence conseillé par les médecins pour les peaux délicates, et particulièrement pour celle des enfants.

La *rosée des abeilles*, lotion rafraîchissante pour le teint, obtient de merveilleux résultats, de même que la *poudre de riz rosée* et l'*eau de beauté de S. M. l'Impératrice Eugénie*.

Madame Marie DE FRIBERG.

#### GRAVURE DE MODES N° 621.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure ornée de volubilis variés de couleurs, et de plumes blanches à bouts roses.

Un cordon de volubilis, groupés par touffes reliées par des cordons de feuillage, s'enlace dans les cheveux et vient se rejoindre derrière au cache-peigne. De chaque côté une belle plume s'arrondit derrière le cou.

Robe de dessous de taffetas blanc, recouverte d'une robe de tulle rose ornée de blondes blanches et de dentelle de Chantilly.

Le corsage est très décolleté, il est garni d'une draperie de tulle composée de trois plis doubles, larges dans le milieu et serrés aux extrémités.

Au milieu est un bouquet de volubilis variés, avec des branches retombant jusque sur la pointe du corsage.

Un petit bouquet de volubilis garnit chaque pointe d'épaulette.

La manche se compose d'un bouillonné de tulle rose qui forme manche sous le bras, laissant l'épaule découverte.

La jupe se compose de bandes de tulle rose bouillonnées, larges de 12 centimètres, posées en spirales. Entre chaque bouillon se trouvent deux volants, l'un de dentelle noire haute de 4 centimètres, l'autre de blonde blanche haute de 2 centimètres.

Cette garniture se diminue vers la taille, et se resserre vers le bas de manière à se terminer avec grâce. La jupe est tout à fait plate dans le haut et l'ampleur se développe dans le bas en formant de beaux plis bien creux; elle a plus de longueur derrière que devant.

Grande écharpe *Isabey* de tulle blanc.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours rouge-Magenta, de taffetas blanc et de dentelle noire.

Le bord de la passe est de velours bouillonné. La passe est coulissée à deux rangs et se termine par un petit volant de velours.

La calotte et le bavolet sont de taffetas blanc, recouverts par une ample dentelle noire.

Robe de taffetas, ornée de velours noirs nos 24 et 60, entou-



rés d'une petite engrelure noire formant picot sur le bord. Ces velours forment la pointe à chaque extrémité.

Le corsage est boutonné devant. La taille est courte et ronde.

Les manches sont plates.

La jupe est taillée en pointes à chaque lés de manière à ne former que de très légers plis dans le haut et à avoir l'ampleur qui commence à se développer sur les hanches et à grandir vers le bas.

Sur le corsage, les velours n° 24 sont disposés de façon à former une garniture gracieuse.

Sur les manches, les velours n° 24 se croisent sur la couture.

De chaque côté de la jupe il y a une poche en longueur encadrée par quatre velours croisés en losanges.

Au bas de la jupe il y a deux rangs de velours n° 60 croisés en losanges. Cette garniture a 35 centimètres de hauteur et s'arrête à 3 centimètres du bas.

La ceinture, n° 80, est nouée sur le côté. Les deux pans, coupés carrément, sont garnis au bas, de velours croisés en losanges.

Col de dentelle.

Manchettes de dentelle relevées sur le bras.

Nous recommandons à nos abonnés trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons-nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

## Courrier de Paris.

Voilà bien, à coup sûr, l'époque où un courrier est la chose du monde la plus difficile à faire ! Nous sommes sur la frontière de deux années : l'une qui s'en va, l'autre qui commence. Et puis je suis assailli par toutes sortes de préoccupations : l'année qui s'en va mérite-t-elle qu'on la regrette ? Celle qui s'en vient sera-t-elle préférable ? Il sied à la jeunesse de dédaigner et de critiquer le temps qui disparaît, et de battre des mains à celui qui arrive ; mais nous autres nous écoutons avec une certaine tristesse sonner à la grande horloge de l'éternité le dernier coup de la dernière heure du 31 décembre. Et quand on compte derrière soi beaucoup de mauvais jours, on regrette l'année qui se retire de nous, parce qu'on lui est reconnaissant de la part de joie et de satisfaction qu'elle nous a accordée, et l'on ne sait ce que nous apportera celle qui se lève à l'horizon.

Aussi n'est-ce pas une habitude si dénuée de bon sens que celle de souhaiter aux gens la bonne année. Je n'y veux pas manquer vis-à-vis de vous, chers lecteurs et aimables lectrices. Que le bonhomme *Premier de l'An* fasse pleuvoir sur vous et sur vos générations vivantes, une pluie, une grêle, un déluge de beaux cadeaux, de bijoux, de robes, de dentelles, de dragées, de marrons glacés, de polichinelles, de poupées, de pantins, et que sais-je ? En un mot, que les étrennes vous soient fécondes, et pardonnez-moi de ne pas vous en offrir de plus belles et de plus dignes de vous.

Je sais un ami qui cultivait jadis la poésie et qui, à propos du jour de l'an, fit les vers suivants que je vous demande la permission de reproduire ici :

Ami Janvier, salut ! — Décembre te fait place  
 Au grand cycle des temps. — S'il se peut, ne sois pas,  
 Au moment où chacun en ton honneur s'embrasse,  
 Trop prodigue, ô Janvier ! de baisers de Judas.  
 Sans injure soit dit, tu n'en es pas avare ;  
 Pareil au vieux Janus, tu pleures et tu ris  
 A volonté ; tu mords, flattes sans crier gare !  
 Mais ce n'est pas ta faute, ô Janvier ! tu subis  
 L'influence du sort qui veille à ta naissance.  
 Ta première heure est faite à la fois d'un lambeau  
 Du linceul de l'an mort, — d'un rayon d'espérance ;  
 Tu portes dans les plis de ton double manteau  
 Le regret pour les uns, pour d'autres des caresses.  
 Les vieillards accroupis sur le monceau des ans  
 Regardent s'érouler sous tes pas que tu presses  
 Tous les rêves humains, ces éternels enfants  
 Qui meurent sans grandir ! incessante blessure  
 Qu'irrite et qu'adoucit chacun de tes retours.  
 On t'attend, tu reviens ; on veut qu'avec usure  
 Tu soldes les retards... Or tu n'es pas toujours  
 Bon payeur, cher Janvier ; — j'entends au point de vue  
 Des rêves caressés et des illusions,  
 Des absurdes espoirs que détruit ta venue.  
 Mais il est avec toi des compensations.

A l'an prochain, dis-tu ! Ce refrain qu'à la ronde  
 On l'entend répéter est le baume des maux  
 Et des déceptions. De l'orage qui gronde  
 On brave les fureurs... l'an prochain a bon dos !



L'enfant, lui, te sourit, bon Janvier ! tout en liesse  
 Il t'épie et t'attend au seuil où tu parais.  
 Il ne lit sur ton front que ta seule jeunesse,  
 Avec tes habits, d'or et de pantins parés,  
 Il ne voit les frimas qui recouvrent ta tête,  
 Ni de tes coups cachés les complots odieux,  
 Le poids qu'ont à porter tes épaules d'athlète  
 Ni tes sourires faux, ni les pleurs de tes yeux !  
 Il cherche le chemin de ta poche profonde,  
 En ses mains il t'étreint, sautant sur tes genoux,  
 Escaladant tes bras. Ta face rubiconde  
 Est un champ de bataille où baisers fins et doux  
 Pleuvent comme la grêle ; et ta personne entière  
 Est livrée à l'assaut de ces jeunes désirs.  
 Et ce qui plaît en toi, c'est que tu laisses faire  
 La bande des pillards. Bonbons, jouets, plaisirs,  
 Tu livres tout. — Enfin, qui veut chez toi peut prendre.  
 Ta poche est grand'ouverte... on t'appelle, tu viens,  
 Docile comme un chien, te faisant petit, tendre,  
 Offrant à caresser tes flancs gonflés de biens.

Tu sembles Gulliver, en ces pages épiques,  
 Lorsqu'à terre endormi, les Lilliputiens  
 En escadrons nombreux, pressés, microscopiques,  
 Le cœur battant, s'en vont comme un tas de vauriens  
 Faire le tour du colosse ou lui grimper aux trousses  
 Ainsi qu'on escalade un arbre où les oiseaux  
 Ont, dans un coin pieux, caché leur nid de mousses.  
 Le colosse sourit... Comme on voit sur les eaux  
 D'un océan troublé les navires fragiles  
 Soulevés, secoués, bernés de tous côtés,  
 Sous son souffle puissant les hardis nains agiles  
 Trébuchent tout tremblants d'être ainsi cahotés.  
 Mais Gulliver sourit toujours et semble dire :  
 « Que vous êtes légers dans le creux de ma main ! »  
 Ainsi fais-tu, Janvier. Des bambins en délire  
 La bande t'envahit, ton front toujours serein  
 Les convie au pillage, à l'assaut de ta bourse ;  
 Généreux par ici, par là prodigue encor,  
 Tu n'évites personne, aisément à la course  
 On l'atteint, et tes doigts sont des robinets d'or !

Ainsi Janvier fut un jour chanté par un ami en belle  
 humeur, si toutefois on est de belle humeur quand on fait  
 de mauvais vers.

J'en pourrais par ma foi, faire d'aussi méchants ;  
 Mais je me garderais de les montrer aux gens.

Un premier de l'an, il faut montrer de l'indulgence à  
 la poésie. J'en appelle aux devises des bonbons, à ceux  
 qui sortent même des meilleures fabriques. Fabriques de  
 bonbons s'entend, et non pas de poésie ; car il faut bien  
 dire que c'est la chose que l'on fabrique le moins en ce  
 temps-ci ; on en fait beaucoup, à coup sûr, trop peut-être ;  
 mais si le véritable enthousiasme littéraire a trouvé re-  
 fuge quelque part, c'est dans l'âme des poètes. Le poète,  
 si médiocre qu'il soit, croit encore à sa mission ; l'art est  
 une foi chez lui. Vous ne trouverez pas un seul poète  
 disposé à faire le métier de maçon littéraire auquel les  
 trois quarts des *prosauteurs* contemporains se sont voués  
 sans pudeur. La littérature de cette dernière partie du  
 XIX<sup>e</sup> siècle sera sauvée par les poètes, même par ceux  
 dont on ne lit pas les vers ; mais les poètes auront formé

une phalange de réserve, et au moment où la bataille du  
 bon sens et de l'esprit sera tout à fait perdue, cette pha-  
 lange sacrée descendra dans l'arène et relèvera les étendards.

C'est ce que je vous souhaite de voir en l'an 1864.

Je vous souhaite également de voir la nouvelle salle de  
 l'Opéra achevée, d'y entendre de nouvelles partitions,  
 s'il se peut ; de revoir cette scène, longtemps la première  
 du monde, reprendre son rang. Que faut-il pour que  
 l'Opéra ne mérite plus qu'on l'appelle le quatrième théâtre  
 lyrique de Paris ? Il lui faut une direction habile, intelli-  
 gente, active. C'est ce qui est, assure-t-on, sur le point  
 de s'accomplir. On tire toutes sortes de bons augures de  
 la création récente de la surintendance des théâtres impé-  
 riaux ; sous la main du comte Baciocchi, on espère  
 qu'une nouvelle impulsion sera donnée à l'art. L'art en  
 a grand besoin à l'Académie impériale de musique. Une  
 première mesure excellente vient d'être adoptée : les  
 droits des auteurs ont été fixés d'une manière perma-  
 nente à 500 francs par soirée. C'est une amélioration,  
 puisque jadis ce droit de 500 francs décroissait à partir  
 de la quarantième représentation d'une œuvre, à ce point  
 que Meyerbeer ne touche guère plus, aujourd'hui, sur le  
 produit d'une représentation de *Robert le Diable* à l'Opéra,  
 que M. \*\*\* sur une pièce en cinq tableaux aux Délassements-  
 Comiques. Il est vrai que ce serait le cas pour rétablir  
 l'équilibre de rappeler le mot d'un célèbre comédien à un  
 général qui se plaignait en termes un peu soldatesques  
 « qu'un histrion fût mieux payé qu'un brave officier qui  
 verse son sang sur les champs de bataille. » A quoi  
 l'autre répondit :

— Comptez-vous pour rien, monsieur, le droit que  
 vous avez de me dire cela sans que je puisse vous en  
 demander raison !

C'est aussi ce que M. \*\*\* des Délassements-Comiques  
 peut répondre. Tout l'avantage est pour Meyerbeer dans la  
 comparaison. Mais comparaison n'est pas toujours rai-  
 son, si flatteuse que soit la comparaison, et l'on a bien  
 fait de mettre les droits des auteurs de l'Opéra au niveau  
 des droits de messieurs les auteurs des Délassements-  
 Comiques. Ce n'est pas trop demander.

X. EYMA.

## MÉLANGES.

Par décret impérial du 8 décembre, M. le comte Ba-  
 ciocchi, premier chambellan de Sa Majesté, surintendant  
 des spectacles de la cour, a été nommé surintendant des  
 théâtres impériaux.

Le surintendant des théâtres impériaux exerce, sous  
 l'autorité du ministre d'État, la haute surveillance du  
 service des théâtres impériaux ; à cet effet, les commis-  
 saires impériaux près le théâtre des Italiens et les théâtres  
 de l'Opéra Comique et de l'Odéon sont placés sous ces  
 ordres.

Un décret impérial en date du 40 de ce mois, rendu



sur la proposition de S. Exc. le ministre d'État, vient d'augmenter les droits des auteurs et compositeurs des ouvrages représentés au théâtre impérial de l'Opéra. A partir du 1<sup>er</sup> janvier prochain, les droits des auteurs et compositeurs, qui décroissaient après les quarante premières représentations de leurs ouvrages, ont été fixés à 500 francs d'une manière permanente.

\*\*

S. Exc. le ministre d'État a reçu la commission des auteurs dramatiques, qui lui a été présentée par M. Scribe, son président.

\*\*

On écrit de Paris au journal le Nord :

« En récompense de ses services, l'empereur a fait don à M. Billault, de l'hôtel Soltikoff, dans la rue Saint-Arnaud, que S. M. a payé 600,000 fr. »

\*\*

Les journaux anglais annoncent que la princesse Alice (fille de la reine Victoria), est fiancée à S. A. grand-ducale le prince Louis de Hesse. Le mariage aura lieu en 1862.

\*\*

La vente de la bibliothèque de M. Solar est terminée. Le total a dépassé 500,000 francs; le *Catholikon* a été payé 42,080 fr.

\*\*

M. Dormeuil père est nommé directeur du théâtre du Vaudeville, en remplacement de M. Louis Lurine, décédé.

\*\*

La distribution des prix de l'École municipale de dessin et de sculpture, dirigée par M. Justin Lequien, a eu lieu le 4 de ce mois, sous la présidence de M. E. Calon, maire du X<sup>e</sup> arrondissement.

L'empereur avait fait remettre au directeur, comme les années précédentes, trois médailles d'or qui ont été décernées aux élèves Philippe, Nolau et Bin, tous trois sculpteurs ornementistes. Les autres médailles ont été données au nom de la ville de Paris. Les premiers prix ont été remportés par les élèves Fontaine, Mourer, Royer, Thévenin, Ribout et Méchin, tous appartenant à des professions industrielles. Des livrets de la caisse d'épargne ont été donnés à six élèves au nom du 9<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale.

M. Calon était assisté, dans cette cérémonie, des autorités de plusieurs arrondissements.

Celles du II<sup>e</sup> arrondissement (ancien III<sup>e</sup>), dans lequel cette école avait été fondée il y a vingt-cinq ans, s'y faisaient surtout remarquer.

La société chorale, la *Parisienne*, sous l'habile direc-

tion de M. Devinck, avait bien voulu prêter son concours pour cette fête de famille.

\*\*

On a commencé, sur la place de l'Hôtel de ville et dans l'avenue Victoria, les essais des nouvelles plaques indicatives du nom des voies publiques et du numéro des maisons, et qui offrent sur les anciennes l'avantage d'être au moins aussi visibles la nuit que le jour. Un grand nombre de curieux assistaient à ces essais, qui ont paru des plus concluants et qui répondent à un besoin réel : celui de pouvoir trouver à toute heure son chemin dans la ville, surtout dans les quartiers récemment annexés et encore peu connus même de beaucoup de Parisiens.

\*\*

On vient de placer trois magnifiques grandes portes cochères en chêne, merveilleusement sculptées, aux trois grandes entrées du vieux Louvre sur le quai, savoir : à l'entrée de l'administration des écuries de l'Empereur et à l'entrée de la rue Caulaincourt, près du pavillon de Lesdiguières.

Le manège pour les leçons d'équitation du Prince Impérial est terminé au rez-de-chaussée de la salle des États.

La galerie allant du pavillon Mollien au pavillon Daru, destinée à recevoir les chefs-d'œuvre de la grande et brillante école de la peinture française, sera bientôt terminée et décorée.

\*\*

On place en ce moment les statues qui doivent remplir les niches de la tour Saint-Germain-l'Auxerrois. On a monté récemment la figure principale de la façade qui regarde le Louvre : c'est un Saint-Germain en habits épiscopaux. Cette statue, composée dans le style gothique du XIV<sup>e</sup> siècle, et d'une gravité magistrale, est due au ciseau de M. Victor Vilain, connu par ses beaux travaux de la façade de l'église Saint-Ouen, à Rouen, et du pavillon Colbert au Louvre.

\*\*

On fait, depuis trois jours, à l'extrémité des Champs-Élysées, près de l'Arc-de-Triomphe, l'essai d'un rouleau mu par la vapeur et destiné à l'enfoncement et à l'égalisation des couches de cailloux qui formeront la voie macadamisée. Cette machine, de très petite dimension, dirigée par deux hommes seulement, marche en avant et en arrière; elle nous a semblé remplacer très avantageusement les énormes rouleaux entraînés par six ou huit chevaux, qui encombraient la voie.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

ment elle s'écriait avec un accent  
toujours sa course :

«... qu'ils tremblent, ces colons, q  
proubles comme une avalanche sur  
sont propres, les nègres conduits  
à leur tête, n'est-ce pas, Mau  
«... je l'étranglerai entre mes di  
sa première victime.

«... de Madrac pénétrèrent dans  
en même temps qu'y arriva le  
«... dans sa lutte contre F  
«... à la fois ce lugubre incident qui  
«... et aussi la suite d'Antilia. T  
«... du même coup à Claudine. U  
«... coup et espoir, et tomba  
«... ment.

«... en nègre complice de Macan  
«... exprimèrent ses compagons; il  
«... et le retour de Macandal pour pr  
«... de leur bande, et sans  
«... à quelles conquêtes le maître pou  
«... en la retrouvant des entreprises m  
«... mentaires.

«...-à nous nous échapperont, m  
«... en jetant les mains de désespoir.  
«... roi Madrac que son sang-fro  
«... dévouement, et attirant à l'écart  
«... se pencha à regarder a  
«... appelé son courage, Claudine, lui  
«... lui le serment que Fabulé a fait jur  
«... que ses narrows qui l'accompagnaie  
«... dit, dit Claudine en se raniman  
«... l'heure est venue d'invoqu  
«... si vous bien que ces bandits-là ne dem  
«... et pillages.

«...-je!  
«... ma sœur, je ne te reconnais  
«... que ton feu de ton énergie et de ton  
«... pages ne t'avaient-ils pas juré de  
«... l'habit lui-même?

«...-le même partant; de marcher où t  
«...-je!

«...-je!

«...-je! Claudine, nous sommes perd  
«...-je! il faut donc jouer nos dernières  
«...-je! que de risquer une mort ho  
«...-je! dans le piège de la vengeance  
«...-je!

«...-je! Claudine!



## LES BANDITS NOIRS.

( Fin. )

Par moments elle s'écriait avec un accent de rage, sans interrompre sa course :

— Oh ! qu'ils tremblent, ces colons, quand ils verront tomber comme une avalanche sur leur ville et sur leurs propriétés, les nègres conduits par moi, et toi aussi à leur tête, n'est-ce pas, Maubrac ? Et cette Antillia, je l'étranglerai entre mes dix doigts ! Ce sera ma première victime.

Claudine et Maubrac pénétrèrent dans le camp, à peu près en même temps qu'y arriva le nègre qui avait aidé Macandal dans sa lutte contre Fabulé. Ils apprirent à la fois ce lugubre incident qui déroutait leurs projets, et aussi la fuite d'Antillia. Tout semblait échapper du même coup à Claudine. Un instant elle perdit courage et espoir, et tomba dans un sombre abattement.

Le récit du nègre complice de Macandal avait vivement impressionné ses compagnons ; ils comptaient sur le retour de Macandal pour prendre le commandement de leur bande, et sans savoir précisément à quelles conquêtes le mulâtre pouvait les conduire, ils entrevoyaient des entreprises nouvelles et extraordinaires.

— Ceux-là encore nous échapperont, murmura Claudine en joignant les mains de désespoir.

— Non, reprit Maubrac que son sang-froid n'avait point abandonné, et attirant à l'écart sa sœur que les nègres commençaient à regarder avec défiance, rappelle ton courage, Claudine, lui dit-il ; tu sais bien le serment que Fabulé a fait jurer dans mon ajoupa aux marrons qui l'accompagnaient...

— C'est vrai, dit Claudine en se ranimant.

— Eh bien ! l'heure est venue d'invoquer ce serment. Tu vois bien que ces bandits-là ne demandent que combats et pillages...

— Après ?

— En vérité, ma sœur, je ne te reconnais plus ! Qu'as-tu donc fait de ton énergie et de ton intelligence ? Ces nègres ne t'avaient-ils pas juré de t'obéir comme à Fabulé lui-même ?

— Oui.

— De te suivre partout ; de marcher où tu leur dirais d'aller ?

— Oui ! oui !...

— Eh bien ! Claudine, nous sommes perdus, tu le sais bien ; il faut donc jouer nos dernières ressources plutôt que de risquer une mort honteuse et de tomber dans le piège de la vengeance des colons.

— Que comptes-tu faire ? demanda Claudine.

— Viens, et rappelle à ton secours toute ton énergie.

Maubrac prenant sa sœur par le bras, la conduisit au milieu du groupe des nègres qui délibéraient sur la conduite à tenir en l'absence de leur chef, dont ils ignoraient le sort, et dans l'attente de Macandal qu'ils souhaitaient voir revenir.

— Mes amis, dit Maubrac, est-ce que vous songez à demeurer dans l'inaction où vous voilà, pendant que la colonie est en feu, pendant que les blancs d'un côté et vos camarades de l'autre, sont sous les armes ? Que vous manque-t-il pour vous décider à prendre parti dans cette mêlée qui se prépare ? Un chef, n'est-ce pas ?

— Oui ! oui ! cria toute la bande.

— Vous n'avez pas l'intention, n'est-ce pas, de vous mettre du côté des colons pour exterminer la troupe de Macandal ? Elle est composée de vos frères, des nègres comme vous, comme vous des ennemis et des martyrs des créoles.

— Hourrah ! hurlèrent les marrons en brandissant leurs *bangalas*.

— Eh bien ! le chef qui vous manque, le voici ! et Maubrac poussa Claudine au milieu du groupe. Cette dame, reprit-il, est la comtesse de Saint-Chamans, l'ancienne amie du gouverneur. Elle est connue de quelques-uns de vous, de toi, fit Maubrac, en s'adressant à un des nègres, et de toi aussi, en en interpellant un second. Vous étiez avec Fabulé dans mon ajoupa une nuit que la comtesse s'y trouvait. Fabulé vous a ordonné de la reconnaître et de lui prêter secours en toutes occasions. Vous êtes tombés à ses pieds et vous lui avez juré que vous lui obéiriez comme à votre capitaine. Vous en souvenez-vous ?

— Oui ! oui !

— Cette dame qui est l'amie des nègres et l'ennemie des colons, vous demande de marcher au secours du camp de Macandal, que les créoles veulent détruire. Elle promet le pillage des habitations.

— Hourrah pour la comtesse !

Un formidable cri avait répondu à l'appel de Maubrac. Claudine, émue et électrisée à la fois par l'allocution de son frère, comprenant enfin le parti qu'il y avait à tirer de la situation désespérée où elle se trouvait, saisit d'une main ferme l'épée de Maubrac :

— Aux armes ! cria-t-elle, et en route, mes amis !

— Vive le capitaine-comtesse ! hurlèrent les nègres qui saisirent Claudine dans leurs bras et la portèrent en triomphe.

La troupe armée de mousquets, de *bangalas*, d'ares et de flèches caraïbes, se mit en marche, guidée par Maubrac qui la conduisait résolument à la rencontre des colons.



Les nouveaux soldats de Claudine, par une précaution pleine de délicatesse, avaient chargé leur capitaine sur leurs épaules, afin de lui épargner les fatigues d'une route hérissée d'obstacles. Ils arrivèrent ainsi aux positions occupées par les blancs; ils les trouvèrent abandonnées. Le plus grand calme régnait dans le camp de Macandal, désert également.

— Ordonne-leur de marcher sur Saint-Pierre, murmura Maubrac à sa sœur. Ils sont ivres de toi, et iraient en enfer pour t'obéir.

Maubrac avait raison.

— A Saint-Pierre! à Saint-Pierre! répondirent les nègres au commandement de Claudine.

— Nous marchons à notre perte, dit la comtesse à Maubrac. Si nous sommes vaincus, c'est la mort qui nous attend...

— Soit! Mais si nous sommes les vainqueurs, la colonie nous appartient. C'est à toi de mettre le feu dans le cœur et dans l'âme de ces nègres.

Claudine qui avait perdu son audace était tombée tout à fait au pouvoir de son frère; elle courba la tête et lui répondit avec une humiliation qui intimida Maubrac un moment :

— Je ferai tout ce que tu voudras!

Deux larmes roulèrent sur ses joues qu'elle essuya promptement. L'aventurier ne put se défendre d'un sentiment d'émotion et de crainte à la fois.

— Je ne te reconnais plus, Claudine.

— Je n'ai plus de courage, mon frère; je me sens vaincue à l'avance.

— As-tu peur?

— Oui, j'éprouve de sinistres pressentiments; il me semble que l'heure de la justice est venue pour moi, et j'entends sonner dans mon cœur un glas funèbre...

— Veux-tu retourner sur tes pas? demanda Maubrac d'une voix altérée, car les terreurs mystérieuses de sa sœur l'avaient gagné.

— Non, répondit Claudine, le sort en est jeté. Marchons donc!...

La troupe de nègres *marrons* n'était plus qu'à une portée de mousquet de Saint-Pierre. Ils avaient ménagé leur marche de manière à fondre sur la ville au milieu de la nuit, afin de profiter de l'épouvante qu'ils y jetteraient pour assurer leur victoire. Ils firent halte sur un des derniers revers de la montagne Pelée, pour prendre les dispositions du combat.

De l'éminence où ils étaient et qui dominait Saint-Pierre, Maubrac et Claudine remarquèrent un mouvement sinistre et inaccoutumé dans la ville, dont les rues étaient sillonnées par des masses de lumières errantes.

Un vague bruit d'armes monta jusqu'à eux, puis

tout à coup les rues rentrèrent dans l'obscurité la plus complète, et toutes les lumières se groupèrent le long du rivage. Ils crurent voir alors une embarcation chargée de troupes se diriger vers le large pour accoster un navire dont les voiles étaient à moitié larguées et qui n'attendait qu'un signal pour lever l'ancre. Claudine et Maubrac se regardèrent et se serrèrent la main sans prononcer une parole.

A quelques pas d'eux s'accomplissait un drame dans lequel ils devinaient qu'un rôle leur était évidemment réservé.

— Veux-tu, demanda enfin Maubrac que nous retournions au camp?

— Oui, répondit Claudine; en tout cas éloignons-nous de Saint-Pierre, qu'il ne nous serait pas possible de surprendre cette nuit. Toute la population est sous les armes.

— Peut-être, murmura Maubrac, ce navire qui vient de lever l'ancre et qui va se perdre dans les brumes de l'horizon, emporte-t-il dans ses flancs notre triomphe ou notre honte!

— Que se passe-t-il donc?

— Demain nous le saurons.

La troupe des *marrons* fit retraite dans la montagne, et sans retourner au camp de Fabulé, elle trouva un abri sûr qui la maintenait à une assez bonne distance de Saint-Pierre, pour pouvoir exécuter son plan d'attaque dès que l'occasion serait favorable.

## XVII.

Le lecteur se souvient peut-être de la surprise mêlée de douleur qu'avait éprouvée Henri en apprenant le départ de Macandal pour le camp de Fabulé. Convaincu, dès ce moment, de l'innocence du mulâtre et assuré du dévouement des nègres qui composaient le bataillon de ce chef, il résolut d'arrêter les poursuites dont ils étaient victimes et de décider les colons à marcher contre Fabulé.

Il se dirigea donc vers le camp des blancs qui poussèrent des cris d'étonnement en le voyant arriver par des chemins où leur courage n'avait pu pénétrer. Henri refusa de répondre à toutes les questions avant d'avoir vu et serré entre ses bras Du Buc. Il entraîna ensuite son cousin dans un lieu écarté pour lui rapporter les révélations qu'il tenait de madame de Saint-Chamans, les projets de la Varenne, sa complicité dans le double crime qui avait jeté le deuil dans leur famille, et enfin l'innocence de Macandal dont il raconta la disparition.

— Ce marquis de la Varenne est un fier coquin! s'écria Du Buc. Ses crimes dépassent notre patience.

— Que faut-il que nous fassions?

— En finir avec lui. Ah! je vous l'avais bien dit,



mon cher Henri, que la présence de cet homme préparait de sombres jours à notre pays! Mon plan est bien arrêté : ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y ai songé... Attendez-moi ici un instant.

Du Buc s'éloigna, puis revint, ramenant avec lui quelques officiers des compagnies.

— Tenons-nous à l'écart, leur dit-il, et délibérons sur la résolution que je vais vous soumettre; mais rappelez-vous que nous sommes avant tout soldats, que nous n'avons ni le loisir ni l'habitude des longs discours, et prouvons notre force par des actes rapidement conçus, rapidement exécutés.

Du Buc rappela brièvement toute la conduite de la Varenne, depuis son arrivée à la Martinique; son despotisme, ses exactions, sa mauvaise administration, et finalement les deux crimes qui avaient couronné l'œuvre.

— Il n'est pas un de vous, messieurs, continua-t-il, qui n'ait à se plaindre du marquis; pas un de vous qui n'ait à demander justice contre lui.

— C'est vrai! répondit un chœur de voix.

— Moi, ... commença l'un des officiers.

— Vous, comme les autres, mon cher de Malherbe, interrompit Du Buc; vous avez été, je n'en doute pas, lésé ou insulté, peut-être même les deux choses à la fois. Il n'est pas besoin d'énumérer vos griefs, gardez-les pour les jeter à la face de ce maudit homme quand nous allons nous trouver en sa présence tout à l'heure. Il s'agit donc, messieurs, de tenter courageusement un acte téméraire et violent en vue de rendre la paix à cette colonie et de la conserver au roi.

Un frisson courut parmi ce groupe, qui se serra autour de Du Buc, dont la voix baissait au fur et à mesure qu'il touchait à la conclusion de son discours.

— Dans la situation où nous sommes, messieurs, continua le jeune créole, de ne pouvoir demander justice au roi, il faut nous faire justice nous-mêmes, en arrêtant le marquis et en l'embarquant pour la France.

Cette résolution énergique et extrême parut si grave, que les assistants se regardèrent sans proférer une parole.

— Hésiteriez-vous? continua Du Buc.

— Non pas, répondit M. de Malherbe, mais... qui osera mettre la main sur M. de la Varenne, représentant du roi?... C'est un attentat à la personne même de Sa Majesté.

— Ce sera moi qui oserai l'arrêter! s'écria d'Autanne, et je le ferai en protestant de mon respect que vous savez tous pour S. M. le roi. Craignez-vous de vous compromettre, messieurs? Eh bien! retirez-vous et laissez faire Du Buc et moi, c'est tout ce que je vous demande. Que ceux qui veulent être des nôtres le disent donc!

— Tous! tous!

— En avant, alors!

Henri avait fait quelques pas et le groupe s'apprêtait à le suivre. Du Buc les rappela du geste.

— Ce serait un prisonnier difficile à garder que M. de la Varenne; il faut donc songer à l'embarquer au plus tôt et sous bonne garde. Qui de vous connaît assez le capitaine de quelqu'un des bâtiments mouillés en rade de Saint-Pierre pour s'assurer de son dévouement?

— Moi, répondit un des officiers; le capitaine Bernard Favre, qui commande le *Gédéon*, est mon frère de lait. Ce que je lui dirai de faire, il le fera; et quand nous aurons sa parole, vous pourrez compter sur lui comme sur vous-même, M. Du Buc.

— Eh bien! reprit celui-ci, partez pour Saint-Pierre, monsieur de Montfort, ordonnez au capitaine Favre de mettre son navire sous voiles et de se tenir prêt à prendre le large. Vous, M. de Cornette, continua Du Buc en s'adressant à un autre officier, vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, de l'obéissance de votre compagnie de grenadiers.

— Parfaitement sûr, monsieur.

— Alors, partez, partez également pour Saint-Pierre; assemblez votre compagnie en armes. Vos grenadiers, embarqués sur un autre navire, accompagneront, le mousquet au poing, le *Gédéon* jusqu'au débouquement des îles.

— Quant à nous, messieurs, par notre audace et par notre courage, imposons aux troupes et aux milices qui gardent le camp; ne laissons pas le temps aux timides d'hésiter et à ceux qui s'opposeraient à notre tentative, répondons avec l'épée et le pistolet.

Henri et Du Buc en tête, le groupe des officiers se dirigea vers l'ajoupa qui servait de quartier général au gouverneur. La gravité de leur marche, l'émotion inévitablement empreinte sur leur visage, impressionnèrent tous ceux qui les virent passer.

Quelques-uns les questionnèrent sur la cause d'une si imposante et si solennelle attitude. Ils gardèrent le silence, ou quand ils rencontraient des visages amis, ils répondaient :

— Accompagnez-nous, et vous verrez!

Si peu long que fût le trajet, ce groupe composé d'abord de huit ou dix personnes, qui allaient accomplir en effet l'acte le plus hardi et le plus insolent qu'il fût possible de concevoir, se trouva considérablement grossi en arrivant à la porte de l'ajoupa. Quelques confidences à mots couverts avaient échappé à Du Buc et à Henri; la hardiesse du plan séduisit quelques-uns. Les timides et les prudents, tout en souhaitant le succès, s'étaient écartés et confondus dans la foule des simples curieux, qui suivaient à distance, dans l'attente de quelque grave événement.



Henri et Du Buc franchirent le seuil de l'ajoupa où était la Varenne.

— Monsieur le marquis, dit Henri, rendez-moi votre épée; vous êtes prisonnier.

— Prisonnier! s'écria de la Varenne, et de qui, monsieur?

— Des colons, représentés ici par M. Du Buc et par moi. Rendez donc votre épée.

La Varenne tira son épée, et s'appuyant sur la garde :

— Si vous représentez les colons, moi je représente le roi à qui vous devez respect et obéissance. Au nom du roi, éloignez-vous.

Henri et Du Buc tirèrent également leurs épées :

— Toute résistance serait inutile, monsieur le marquis, rendez-vous.

— A moi! mes officiers! cria le marquis en s'avancant l'épée haute sur Henri, qui croisa son fer avec celui de la Varenne; à moi, mes soldats!

Aucun des officiers n'ayant bougé de sa place, les soldats demeurèrent immobiles. La Varenne poussa un cri de rage.

— Vous ne m'aurez pas vivant! dit-il. En garde, monsieur!

Ce combat pouvait être évité. Il eût été aisé à cette foule de mécontents, victorieuse sans lutte, d'achever son œuvre en enlevant la Varenne; mais deux épées étaient croisées. Les spectateurs de ce duel, officiers ou colons, sentaient trop ce que l'on doit au courage qui se défend. Loin d'arrêter ce combat, ils s'écartèrent et laissèrent le champ libre.

— A votre aise, répondit Henri à l'interpellation de la Varenne. Et vous ne sauriez croire le prix que j'attache à tenir mon épée devant votre cœur.

La lutte devint furieuse. Les éclairs jaillissaient des deux épées qui voltigeaient dans l'air, avec une rapidité effrayante, tantôt s'avancant jusqu'à effleurer la poitrine des adversaires, tantôt se ramassant en leurs mains, menaçantes et immobiles pendant quelques secondes. Le silence le plus complet régnait dans l'assistance; on n'entendait que le souffle hâletant des deux combattants et le cliquetis de leurs armes. Tout à coup Henri, en bondissant sur son adversaire, dont la poitrine découverte semblait défier son adresse, rencontra l'épée de la Varenne qui lui traversa le corps. Le jeune créole tomba dans les bras de ses amis.

— Vengez-moi!... Sauvez la colonie!... murmura-t-il; puis rassemblant ses forces dernières, il cria : Vive le roi!...

L'épée qu'il tenait encore s'échappa de sa main; il poussa un râle et expira.

— C'est assez, messieurs, fit la Varenne. Rentez dans l'ordre : je vous l'ordonne au nom du roi...

Du Buc abandonnant le cadavre de son cousin, tira l'épée à son tour et marchant sur la Varenne :

— Mieux vaut le sort de ce jeune homme, s'écria-t-il, si nous devons vivre sous votre despotisme. En garde, monsieur!

— Que cela finisse! hurlèrent des voix dans la foule, que cela finisse!

Sans que personne s'y opposât, quatre colons de la milice s'avancèrent, saisirent Du Buc par le milieu du corps, et le repoussant en se plaçant devant lui.

— C'est trop du meilleur de notre sang créole pour un pareil coquin! s'écrièrent-ils.

Et s'adressant à la Varenne :

— Rendez votre épée! vous voyez bien que ni officiers, ni soldats, ni colons ne songent à vous défendre!

Et se ruant sur le marquis, ils lui arrachèrent son épée qu'ils brisèrent.

— Maintenant, dit l'un d'eux, si vous voulez savoir nos noms et les coucher sur vos tablettes, je m'appelle Cattier; mes complices se nomment Dolange, Bélair et Labat.

Puis, prenant la Varenne par le bras, Cattier ajouta :

— Vous êtes prisonnier, et nous vous arrêtons parce que depuis votre arrivée ici, vous nous avez insultés dans tout ce que nous avons de plus sacré : dans notre honneur, dans notre religion, dans nos femmes. Vous avez forfait aux instructions paternelles du roi; vous avez opprimé les gens de bien, vous avez jeté d'honnêtes colons dans les cachots, comme des malfaiteurs; vous avez détruit le commerce; vous avez amené la famine dans ce pays; vous avez pressuré nos fortunes pour gorger de luxe une intrigante et une aventurière; vous avez pactisé avec les esclaves *marrons*, et vous avez soufflé la révolte parmi nos nègres; vous avez fait assassiner le chevalier d'Autanne; vous avez fait enlever sa fille, et, pour couronner l'œuvre, vous venez de tuer son fils! Le roi, dont vous invoquez le nom, ne vous le pardonnera pas, et nous autres, nous vous punirons! Voilà votre prisonnier, monsieur Du Buc, prononcez sur son sort, nous vous approuvons à l'avance. Y a-t-il ici quelqu'un qui me démente?

Un tonnerre d'applaudissements couvrit la voix de Cattier. La Varenne tenta de se justifier; des cris d'indignation lui coupèrent la parole. Du Buc s'avança vers lui.

— C'est au roi lui-même que vous rendez compte de votre conduite, monsieur! lui dit-il. Ce soir, vous partirez pour la France.

Les troupes se mirent en marche sur Saint-Pierre. La Varenne était sous la garde spéciale de



Cattier, de Labat, de Bélair et de Dolange qui lui faisaient escorte le pistolet au poing. Une fois il voulut haranguer les soldats :

— Si vous prononcez une parole, si vous faites un geste, lui dit Cattier, je vous fais sauter la cervelle.

En arrivant à Saint-Pierre, Du Buc trouva le capitaine Favre qui attendait ses ordres; le *Gédéon* était prêt à lever l'ancre. La population tout entière accompagna la Varenne jusqu'au rivage. La compagnie de grenadiers commandée par de Cornette fut embarquée, pour accompagner le *Gédéon* jusqu'au débouquement des îles, avec ordre de fusiller la Varenne et le capitaine Favre s'il essayait de débarquer sur un point de la Martinique ou de toute autre île.

C'était au spectacle de l'embarquement de la Varenne que Claudine et Maubrac avaient assisté pendant la nuit où nous les avons vus errer comme des oiseaux de proie autour de Saint-Pierre.

La nouvelle des événements que nous venons de raconter s'était répandue dans la colonie où ils avaient excité d'unanimes applaudissements; elle était également parvenue aux nègres de Macandal et à la troupe de Fabulé, alors sous les ordres de la comtesse et de son frère.

La défaite honteuse de la Varenne acheva de jeter le désespoir dans l'esprit de Claudine, en lui enlevant la dernière chance de salut qui lui restait. Le triomphe de Du Buc souleva en même temps en elle un ardent désir de vengeance contre le jeune créole qu'elle accusait d'être le seul auteur de son humiliation.

Maubrac qui, de son côté, voyait détruit à jamais son rêve de fortune, enflamma les idées de sa sœur à l'endroit d'une tentative suprême que pouvait favoriser la situation de la Martinique, privée de son chef légitime et en proie encore aux tourmentes d'une tempête révolutionnaire.

Ils résolurent, d'un commun accord, de saper le pouvoir transitoire de Du Buc et de le présenter comme un usurpateur exposé à toutes les sévérités du gouvernement royal. Ils songèrent, encore une fois, à ce malheureux Clermont qui n'enviait rien tant que l'obscurité et l'oubli, surtout depuis les derniers événements qui avaient failli lui coûter la vie. Maubrac se chargea de revoir ses amis du Prêcheur, que le mouvement insurrectionnel de la veille avait remis en goût d'aventures, pendant que Claudine ferait comprendre aux nègres qu'elle commandait l'avantage pour eux d'appuyer ce soulèvement.

Elle n'eut pas de peine à triompher de leurs scrupules lorsqu'elle leur annonça que, par une faveur spéciale et inique, Du Buc avait proclamé l'amnistie

pour les nègres de Macandal, en les laissant, eux, sous le coup des poursuites et des vengeances de la loi. Maubrac n'avait pas moins bien réussi dans ses démarches auprès de ses amis, gens prêts à tous les coups de main. Ils avaient aidé à la chute de la Varenne, ils ne demandaient pas mieux que de tremper encore dans une émeute contre le vainqueur de la veille.

A l'heure dite, ils se trouvèrent donc réunis à Claudine et à Maubrac.

Les nègres, échauffés par l'eau-de-vie et le tafia qu'on leur avait prodigués, les aventuriers, excités par le mirage d'une victoire dont ils ne prévoyaient pas les suites, se mirent en route pendant la nuit et fondirent sur Saint-Pierre aux cris de Vive du Parquet de Clermont! assassinant tous ceux qui leur opposaient de la résistance et promenant déjà leurs torches incendiaires sur les maisons de la ville.

Ce nom de du Parquet, dont le prestige était toujours immense sur les colons, trouva d'abord de l'écho dans la population, qui ne se rendit pas compte tout de suite à quelle troupe de bandits ce nom vénéré servait de drapeau.

De tous les points de la ville le cri de : Vive du Parquet! s'éleva dans un chœur formidable. Chacun de ceux qui le poussaient croyait appuyer la cause qui avait triomphé la veille, et protéger l'indépendance des créoles contre quelque surprise de la part des partisans de la Varenne, ou même contre le retour du marquis.

Mais dès que la première émotion fut passée, dès que les émeutiers eurent montré leurs visages noirs et que les premières lueurs de l'incendie eurent éclairé la ville, les troupes et les milices appelées sous les armes commencèrent aux cris de Vive le roi! de vigoureuses charges contre ces assassins, ces pillards et ces incendiaires. Les nègres de Macandal, avertis de ces événements, descendirent à leur tour en ville, mais pour se ranger du côté des blancs, avec les Caraïbes qui avaient ramené Antillia.

Les rues de Saint-Pierre étaient devenues un champ de carnage; les nègres de Macandal et de Fabulé, qui seuls pouvaient se distinguer entre eux, se cherchaient au milieu de cette mêlée dégoûtante, et leurs rencontres étaient d'effrayants combats corps à corps, auxquels les blancs n'osaient prendre part de peur de se tromper d'amis ou d'ennemis.

Chacun s'était attribué son rôle dans cette lutte et dans ce massacre. Maubrac était en quête de Clermont pour le promener comme un drapeau à la tête de l'émeute. Claudine, que la vengeance et le désespoir de sa situation avaient rendue ivre, s'était attachée à ne rencontrer que Du Buc, cet objet de sa haine profonde et tenace; elle l'appelait à grands



cris, et un poignard dans chaque main, bravait la mort avec un courage héroïque pour arriver au jeune créole.

Maubrac fut plus heureux ; c'est à lui qu'échut l'honneur de cette rencontre. Du Buc, en l'apercevant, courut au-devant de l'aventurier. Tout d'abord il dédaigna de tirer l'épée contre ce misérable, et lui lâcha un coup de pistolet dont la balle effleura l'épaule de Maubrac.

— Lâche ! cria celui-ci, as-tu donc peur de te mesurer avec moi ?

Il s'élança sur Du Buc, l'épée haute. Le jeune créole rentra la sienne au fourreau.

— Cette arme est trop noble pour les gens de ton espèce ! lui répondit-il.

Et, arrachant des mains d'un soldat un mousquet, il s'en fit une massue avec laquelle il asséna deux coups vigoureux sur la tête de Maubrac. L'aventurier roula sur le sol.

— Ramassez ce misérable, dit-il à ceux qui étaient près de lui. Vivant ou mort, mettez-le en un lieu sûr où je puisse le retrouver.

Claudine débouchait par l'extrémité d'une rue au moment même où son frère tombait frappé par Du Buc. Elle poussa un cri de joie féroce en apercevant le créole, et se jeta sur lui comme une lionne.

Du Buc, qui répugnait à se mettre en défense armée contre une femme, se contenta d'étendre les deux bras pour s'emparer d'elle ; mais le choc avait été si violent qu'il chancela, entraînant Claudine dans sa chute. Celle-ci, profitant de cet avantage passager sur son ennemi, levait la main pour frapper, lorsque deux bras vigoureux la saisirent et l'enlevèrent.

— Je te tiens donc enfin, infâme coquine ! s'écria une voix qui fit frissonner Claudine, et ses doigts lâchèrent les deux poignards.

Cette voix était celle de Dubost qui, depuis le commencement du combat, avait traversé toutes les fusillades à la poursuite de sa femme.

Claudine, remise de sa première terreur, chercha à se débarrasser de l'étreinte de son mari ; mais celui-ci, la saisissant par ses longs cheveux, la renversa par terre, et lui mettait le pied sur la poitrine :

— Où voulez-vous que je traîne cette misérable, demanda-t-il à Du Buc, à la potence ou à la mer ?

Du Buc enleva Claudine des mains vengeresses de son mari.

— C'est à la justice de prononcer sur son sort, dit-il à Dubost. Qu'on la conduise en prison !

Dubost voulut faire escorte à sa femme jusqu'à la porte de la geôle, où il se constitua en sentinelle pour s'assurer qu'elle ne s'évaderait point.

La victoire — une sanglante victoire — resta aux

troupes et aux colons. Les nègres et les aventuriers avaient levé pied en laissant sur le terrain bon nombre des leurs, morts ou prisonniers. Les Caraïbes se chargèrent de poursuivre les fuyards dans les bois, où il s'en fit un horrible massacre. Le procès de Claudine et de Maubrac ne fut pas long ; la prétendue comtesse de Saint-Chamans, démasquée par les révélations de son mari et par les avis reçus de France, tenta de soutenir son rôle jusqu'au bout, et nia connaître Dubost.

Mais les renseignements envoyés par le maréchal d'Estrées, ainsi que nous l'avons dit, établissaient nettement la complicité de madame Dubost, dans le projet insensé conçu par le président Lamoignon de faire proclamer du Parquet de Clermont gouverneur, pour ensuite, au milieu des embarras que cet événement créerait à la France, proposer l'acquisition de la colonie.

En conséquence, accusée et convaincue d'usurpation de titres, de faux en écriture, d'escroqueries envers les négociants à qui elle avait extorqué des sommes considérables, d'exactions, de conspiration avec les esclaves *marrons*, Claudine fut condamnée à recevoir vingt-neuf coups de verge sur les épaules, à l'exposition publique avec le carcan au cou et à être traînée sur une claie.

Chacun de ces châtiments lui fut infligé, et elle expira pendant son dernier supplice entre les bras du bourreau. Quant à Maubrac, qui n'était point mort des deux coups de crosse de mousquet, il fut pendu en place publique.

Du Buc s'était vaillamment conduit pendant cette émeute. Le rêve que Claudine avait fait pour Clermont, Du Buc était donc à même de le réaliser à son profit. Il était le maître de la colonie ; il pouvait se fortifier dans ce pouvoir conquis à la pointe de son épée et par son courage, il ne le voulut point. Le lendemain même de sa victoire, il remit l'autorité aux mains du lieutenant gouverneur en lui disant :

— Je suis votre prisonnier, monsieur ; quel que soit le sentiment qui m'ait animé dans l'accomplissement de mon devoir, quel que soit le but que j'aie atteint, j'ai manqué à la personne du roi en violentant son représentant ici. Faites-moi conduire en France, monsieur, en coupable, je vous prie, pour que je rende compte de ma conduite à Sa Majesté. Au prix de ma liberté et même de ma vie, j'obtiens le pardon de ceux qui m'ont aidé dans l'œuvre à laquelle mon pays doit son repos, son indépendance et sa dignité.

Quelques jours après, Du Buc traversait les rues



de Saint-Pierre, au milieu de l'immense cortège de toute la population. L'enthousiasme de la foule était contenu par le respect et l'attendrissement que lui imposait la présence de mademoiselle Antillia d'Auttanne qui, vêtue de deuil, le visage pâle, et émue, accompagnait son cousin.

Au moment où ils s'embarquèrent, de longs cris d'adieu et de sympathie les saluèrent.

Arrivé en France, Du Buc plaïda éloquemment sa cause et celle de ses compatriotes. Le roi, inflexible d'abord, pardonna bientôt après ou adoucit les peines sévères infligées aux auteurs de cette révolution, qui a conservé dans l'histoire de la Martinique le nom de *Gaoulé* qu'elle emprunta à la langue des Caraïbes.

Xavier EYMA.

## UNE MÉPRISE DE CŒUR.

(Voyez le numéro précédent.)

« Ta lettre, mon cher Raoul, m'a fait sourire, puis m'a fait rêver. Tu croyais plaisanter sans doute, et tu m'as ouvert les yeux sur une situation morale que je craignais peut-être d'analyser.

» Oui, frère, tu l'as deviné, l'émotion du premier jour n'a pas seulement laissé des traces dans mon esprit, elle a pénétré dans mon cœur, et peu à peu elle envahit tout mon être. Je le sens, il ne dépend plus de moi de lui imposer des limites. Je voudrais en vain me le dissimuler, ce que j'ai pris d'abord pour de l'admiration et de la pitié, n'était que le début d'un sentiment tout autre que j'hésite encore à nommer.

» Que te dirais-je? La pensée qu'à mon retour de courses souvent pénibles, tu le sais, je vais trouver cette charmante enfant auprès de notre sœur, est comme un rayon de soleil qui illumine toute ma journée. Tout revêt pour moi des couleurs riantes, depuis que je la connais. Ce que je fais de bien, il me semble que je le fais pour elle maintenant, et si je suis fier d'un succès, c'est que je le lui adresse dans ma pensée. Tu sais, mon bien cher Raoul, combien avec mes goûts simples et exempts d'ambition, d'ambition matérielle du moins, je voyais avec indifférence, avec contrariété même, l'augmentation croissante de ma clientèle, qui empiétait chaque jour sur le temps destiné par moi aux recherches et à l'étude; car, grâce au bonheur providentiel qui a signalé mon entrée dans une carrière qu'on me représentait comme étant d'un abord si difficile, j'ai déjà acquis une existence honorable et pour moi suffisante. Eh bien! je m'aperçois que je deviens intéressé! Le croirais-tu, Raoul, maintenant

ton frère aime l'argent: il le gagne avec joie et le reçoit avec plaisir, lui, qui jadis éprouvait une sorte d'humiliation à toucher le prix de ses soins. C'est que je vois, avec un secret contentement, s'améliorer de plus en plus cette position qui serait l'opulence pour la pauvre Lucile, et que je rêve de lui faire partager, si cette adorable enfant est réellement telle qu'elle me paraît être, et si la reconnaissante affection qu'elle me témoigne, peut, à mesure qu'elle me connaîtra davantage, se transformer en un sentiment plus tendre. Quelle satisfaction n'éprouverais-je pas à l'entourer du bien-être et du luxe modeste dont elle a été si longtemps privée!...

» Si tu m'aimes, mon cher Raoul, fais des vœux pour que ce rêve s'accomplisse, car en lui se concentre maintenant tout mon espoir de bonheur.

» Ton frère, GEORGES. »

Le docteur Georges Franay avait un ami de huit ans moins âgé que lui, avec lequel on n'eût jamais pu comprendre son intimité s'il n'était reconnu que l'amitié, comme l'amour, vit souvent de contrastes, et est bien moins l'échange de deux dévouements, qu'un partage inégal de deux cœurs, dont c'est presque toujours le même qui donne et le même qui reçoit.

Léonce était, du reste, un charmant garçon dans toute la force du terme. Grand, mince, avec des moustaches mignonnes et d'une rare finesse, un front lisse et bien dessiné, des yeux noirs pleins de vivacité et d'esprit, et de soyeux cheveux blonds qu'il se plaisait à rejeter en arrière par un geste tout byronnien. Il avait un véritable talent de peintre et un nom déjà connu par quelques bonnes toiles qui avaient figuré aux derniers salons. A ces avantages se joignaient aussi quelques qualités morales incontestables, une bonté de cœur expansive, et une générosité insouciant qui le faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient.

Malheureusement, et c'est par là surtout qu'il faisait contraste à la noble nature de Georges Franay, une grande mobilité d'impressions et une déplorable facilité à se laisser entraîner au courant de la passion et du caprice le faisaient souvent agir avec une précipitation irréfléchie et dans un sens diamétralement opposé à celui qu'il se promettait. Aussi, avec les meilleures intentions, lui arrivait-il à chaque instant de commettre des actions compromettantes pour sa vanité ou pour sa considération, parfois même des actions blâmables qui attristaient profondément le cœur de son ami.

Mais c'est précisément dans ces circonstances difficiles ou pénibles que leur amitié s'était fortifiée. Le



beau Léonce venait alors, avec un sincère désespoir, se jeter dans les bras de Georges, et s'en retournait toujours consolé, guéri et plein de résolutions nouvelles.

Georges et Léonce avaient lié connaissance chez un client du docteur. Longtemps ils s'étaient vus dans cette maison amie; puis Léonce avait pris l'habitude de venir chez Franay aux heures de sa consultation, et enfin il avait été présenté à sa famille, se composant alors de sa mère et de son jeune frère. Depuis quelques mois sa sœur Anaïs, âgée de près de seize ans, était sortie de pension, et depuis ce temps-là Léonce, sans s'en rendre compte, faisait des visites beaucoup plus fréquentes.

Anaïs était une charmante jeune fille, brune, vive, mutine et ingénue; et peut-être à son insu Léonce se sentait-il attiré par ce charme irrésistible de l'innocence et de la candeur. De son côté, Anaïs, qui avait eu chaque année le prix de dessin, causait volontiers peinture avec le peintre, toute glorieuse d'être comptée pour quelque chose par un véritable artiste, un artiste qui *exposait au salon*.

Il avait déjà depuis longtemps entendu parler de Lucile dans la famille, sans avoir eu l'occasion de l'y rencontrer, lorsqu'un jour que son ami l'avait engagé à dîner, Anaïs, de son côté, eut la fantaisie de retenir son institutrice.

Il fut d'abord comme peintre ravi de la beauté gracieuse et distinguée de mademoiselle Hervier; et comme l'admiration de l'artiste manquait rarement de se traduire en amour chez le jeune homme, son cœur si impressionnable ne tarda pas à s'enflammer.

Par l'impulsion d'un sentiment nouveau, sa parole acquérait une éloquence et un charme puissants; il fut donc pendant tout ce dîner étincelant de verve et d'esprit; et Georges, qui avait une connaissance approfondie de son caractère et de ses habitudes, devenait triste et froid, à mesure que son enthousiasme factice et ses paradoxes vingt fois répétés soumettaient les convives, et particulièrement Lucile, à cette irrésistible fascination qu'il lui avait vu exercer sur tant de femmes.

Léonce, nous l'avons dit, était généreux et bon; toujours il avait l'intention de bien faire; mais le défaut de raisonnement et de calcul le mettait souvent dans l'impossibilité de pratiquer lui-même les belles théories qu'il rêvait et qu'il avait la prétention d'imposer aux autres.

Presque toujours l'exagération, même dans le bien, inspire une velléité de résistance. Ainsi, ceux qui entendaient raisonner Léonce, lorsque surtout ils étaient au fait de l'harmonie existant entre ses paroles et ses actions, étaient comme fatalement entraînés à le contredire. Ordinairement, dans des occasions semblables, le docteur Georges se conten-

tait de sourire, de ce sourire fin dont une certaine malice n'excluait pas la bonté, mais ce jour-là, il se sentit irrité et garda un silence contraint.

Vers le milieu de la soirée, Léonce, qui n'avait cessé de s'adresser particulièrement à Lucile et de quêter, pour ainsi dire, son approbation à la fin de chacune de ses brillantes périodes, devint tout à coup sombre et rêveur, et parut absorbé dans une méditation profonde dont il ne sortait que pour jeter sur la jeune fille un regard pénétrant et passionné sous lequel elle se sentait rougir et pâlir tour à tour. C'était une des tactiques de Léonce, bien connues de Georges dont le cœur était déchiré par chacun de ces regards qu'il surprenait au passage. Puis enfin, Léonce griffonna à la hâte, sur une feuille de son calepin, quelques lignes que Georges reconnut être des vers, et qu'il le vit distinctement remettre à Lucile, au milieu des préparatifs du départ.

La nuit suivante fut cruelle pour le pauvre Georges, qui ne put dormir un seul instant. Il s'était, hélas! trop bien rendu compte de l'impression produite sur Lucile par le jeune peintre. Il voyait son rêve détruit, toutes ses espérances d'avenir renversées, la seule femme qu'il pût aimer et à laquelle il voulût consacrer sa vie entière, destinée sans doute par M. Léonce à augmenter la liste des nombreuses conquêtes parmi lesquelles elle n'aurait pas même une place à part.

Pour la première fois, son âme, si généreuse et si bienveillante, fut remplie d'amertume et de ressentiment. Parfois il voulait encore espérer que l'influence toute magnétique qui s'était imposée à la jeune fille, serait aussi fugitive qu'elle avait été imprévue et involontaire, et que ses réflexions de la nuit auraient pour résultat d'amener la confusion pour elle-même et quelque irritation contre Léonce. Il se flattait alors qu'elle lui montrerait les vers qu'elle avait reçus, et que cet incident deviendrait peut-être l'occasion d'explications et de confidences qui resserreraient leur intimité et fixeraient leur avenir.

Le jour attendu avec angoisse par le pauvre docteur arriva enfin; mais comme, pour lui, les heures se traînèrent péniblement jusqu'au moment où Lucile venait donner sa leçon accoutumée!... Il s'arrangea pour se trouver sur son passage, et son regard anxieux s'arrêta sur elle dès qu'il la vit paraître. Il était légèrement pâle; mais son habitude de se vaincre était telle, qu'il paraissait calme, tandis que son cœur était en proie à mille tortures. Lucile avait, au contraire, un air radieux et épanoui qu'il ne lui avait jamais vu.

— N'avez-vous rien à me dire, mademoiselle Lucile? hasarda-t-il enfin d'une voix tremblante,



voyant que la jeune fille ne se décidait pas à parler.

— Mais au contraire, cher docteur, répondit-elle. Ma mère éprouve un grand soulagement de la nouvelle potion que vous lui avez envoyée hier, et elle m'a chargée de ses actions de grâces...

Et Lucile entra rapidement, semblant redouter une plus longue conversation, presque autant que Georges la désirait.

Pauvre Georges! oh! comme son espérance était vaine. Il se flattait d'être observateur, et l'était en effet; mais combien sa science était insuffisante en face de cet abîme sans fond, de cette énigme vivante et toujours inexplicable d'un cœur de jeune fille. Il avait compté presque voir Lucile confuse et repentante d'une impression par laquelle elle se serait laissée dominer à son insu, tandis qu'elle s'abandonnait au contraire volontairement à cette influence, et qu'elle l'encourageait de toutes ses forces. Le secret de cette conduite était dans la situation matérielle de mademoiselle Hervier et dans les dispositions morales qu'elle y apportait. Bien loin d'accepter avec la résignation sereine que lui supposait Georges, la vie médiocre, presque misérable, qui lui était imposée, Lucile en souffrait cruellement. Une répulsion moins grande se serait traduite par plus de révolte et moins de patience; mais pour surmonter les dégoûts que lui inspirait l'existence vulgaire qu'elle avait à subir, la pauvre enfant avait besoin d'un tel effort d'héroïsme, qu'elle arrivait presque à l'apparence du calme et de la résignation. Elle était froissée dans ses instincts de délicatesse, bien plus qu'elle ne regrettait l'absence de tout bien-être, et elle eût subi volontiers des privations plus grandes encore, à la condition d'être placée du moins dans un milieu élégant et capable de flatter son imagination.

Elle devait au docteur Franay une grande amélioration dans sa position et dans celle de sa mère; aussi éprouvait-elle pour lui une vive reconnaissance et une sincère affection. Sa présence lui était agréable, et son souvenir lui était doux. Mais il restait indissolublement lié à une réalité pénible pour elle. Léonce pouvait, au contraire, l'entraîner avec lui dans les régions enchantées de l'inconnu et de l'idéal; elle devait fatalement s'y élaner à sa suite. L'exaltation du jeune homme, sa parole éloquent et facile, la nouveauté de ses théories artistiques, ses opinions généreuses jusqu'à l'imprudance, l'éclat brûlant de ses regards sans cesse fixés sur elle, la beauté d'un visage vraiment inspiré, tout concourut à jeter dans l'âme de la pauvre Lucile un trouble délicieux contre lequel elle ne chercha pas à lutter. Elle avait été d'abord étonnée, éblouie, enivrée; le calme de la réflexion ni l'autorité de son jugement sain et droit d'habitude, ne vinrent contrebalancer

les nouvelles pensées auxquelles elle s'abandonnait en aveugle, y voyant désormais un refuge assuré contre les souffrances vulgaires de la pauvreté et le prosaïsme forcé de sa vie.

Le développement de cette situation dangereuse fut rapide. Tantôt Lucile et Léonce se rencontraient chez madame Franay, tantôt Léonce s'arrangeait pour se trouver sur son passage lorsqu'elle se rendait chez son élève ou qu'elle en sortait; et Georges, à qui ces entrevues faisaient souffrir mille morts, était comme malgré lui entraîné à s'en rendre témoin. Il éprouvait alors comme une sombre jouissance à s'assurer de son malheur en constatant les regards d'intelligence qu'échangeaient les deux jeunes gens, la rougeur soudaine qui colorait les joues de Lucile aussitôt qu'elle abordait Léonce, l'émotion qui brisait sa voix lorsqu'il venait à lui parler.

— Quelle différence, se disait alors le docteur employant à se torturer lui-même toute cette science d'analyse dont il faisait un si noble usage au chevet des malades pour sonder les douleurs de l'âme en même temps que les souffrances du corps, quelle différence avec cette amabilité charmante, affectueuse, mais si calme, qu'elle me témoigne! Comment avais-je pu m'y tromper, et espérer que cette amitié si apparente, si fraternelle, si franchement exprimée, pût jamais devenir de l'amour!...

Georges ne souffrait plus seulement dans son amour méconnu, que par une sublime abnégation il parvenait presque à oublier; mais le caractère frivole, inconstant de Léonce, lui inspirait les plus cruelles appréhensions pour le repos, pour l'avenir de celle qu'il aimait. Et que pouvait-il faire pourtant? Prémunir Lucile contre les dangers de ce caractère? Mais il faudrait donc lui dire qu'il avait épié sa pensée et surpris ses démarches! De quel droit forcerait-il une confiance qu'elle lui refusait?

Lui, moins que tout autre, avait le droit de le faire. Deux obstacles invincibles s'y opposaient: les services qu'il avait rendus et qu'il était appelé à rendre encore à mesdames Hervier; l'amour qu'il ressentait pour Lucile, et qui rendrait toujours suspects, même à ses propres yeux, les conseils les plus désintéressés. Et d'ailleurs, à supposer qu'il osât parler, que dirait-il? Que Raynal jusqu'ici s'était montré léger dans sa conduite, inconstant dans ses affections. Mais le croirait-elle? Et d'ailleurs cela même n'est-il pas souvent un attrait de plus pour la femme qui aime et qui espère inspirer un sentiment sans précédent et sans partage? Les observations qu'il adresserait à Lucile n'auraient-elles pas pour résultat, ainsi que cela arrive trop souvent, de fortifier une passion qu'elle s'efforcera de se justifier à elle-même avec d'autant plus de soin, qu'elle serait attaquée? Était-ce d'ailleurs le rôle du mei-



leur ami de Léonce de venir dévoiler les vices de son caractère? Et enfin ne serait-il pas possible qu'après avoir subi souvent l'entraînement de passions mensongères et superficielles, il aimât cette fois profondément, sincèrement? Ne pouvait-il être donné à Lucile d'opérer cette transformation, et dans ce cas n'y aurait-il pas une cruauté égoïste et comme un parti pris honteux à chercher à détruire un amour qui pouvait assurer le bonheur de deux êtres jeunes, charmants, et qui tous les deux lui étaient chers?

Ainsi, par abnégation, par dévouement, Georges s'imposa la loi de demeurer dans une inaction complète en présence du mal qui sous ses yeux faisait chaque jour de nouveaux progrès.

Madame Marie DE FRIBERG.

(La suite au prochain numéro.)

## BULLETIN DRAMATIQUE.

Suis-je bien en retard avec les théâtres et les pièces nouvelles? Tout bien considéré je ne m'accuse pas trop. A cette époque de l'année, les théâtres ne sont pas extrêmement prodigues de leurs meilleures œuvres. A l'Opéra-Comique un tout petit acte d'un compositeur distingué, M. Ernest Boulanger, et qui s'appelle l'*Éventail*. Le livret est bien ce qu'il y a au monde de plus faible et de moins capable d'inspirer un musicien. M. Boulanger a tiré tout le parti possible du triste canevas où on l'invitait à tisser des trames d'or et de soie; ce n'est pas sa faute si force lui a été d'employer parfois de la plus grosse laine pour arrêter les mailles qui s'en allaient. MM. Jules Barbier et Michel Carré font souvent mieux que cela, rarement plus mal. Le succès a été assez médiocre; madame Faure-Lefèvre, malgré les grâces de sa personne et de sa voix, n'a pu sauver cet acte du naufrage. Les meilleurs capitaines sont impuissants contre la tempête.

A l'Opéra on répète activement *Guillaume Tell*, avec mademoiselle Carlotta Marchisio dans le rôle de Mathilde. M. de Rovray dit à ce sujet dans son feuilleton du *Moniteur*: « Quand les deux sœurs Marchisio seront forcées de nous quitter par des engagements qui les appellent sur les premiers théâtres d'Europe, elles laisseront à l'Opéra une trace éclatante de leur passage, et des traditions qu'on n'oubliera pas. On a recueilli leurs points d'orgue dans l'édition splendide du *Ménestrel*: insigne honneur qui n'avait été accordé jusqu'ici qu'à madame Pasta et à Marie Malibran. Ce qui met les deux illustres

sœurs, mademoiselle Carlotta et mademoiselle Barbara, au-dessus des cantatrices les plus célèbres que nous avons admirées jusqu'ici, c'est l'union, la fusion parfaite de ces deux voix jumelles, et pourtant d'un timbre différent. Jamais nous n'avons entendu des morceaux d'ensemble exécutés par deux grandes artistes avec une si merveilleuse précision. Rossini, que rien n'étonne et qui s'émeut difficilement, en a été surpris et charmé. Comme il ne va pas au théâtre, les deux incomparables virtuoses ont chanté uniquement pour lui et chez lui le duo de *Sémiramide* et plusieurs morceaux de ses beaux chefs-d'œuvre. Elles étaient fières et touchées de l'approbation d'un si grand génie; il était heureux d'être si bien compris et si bien interprété.

Les deux sœurs Marchisio sont une protestation vivante contre le mauvais goût, l'exagération, l'impuissance, la déclamation sauvage, épileptique, de la prétendue école d'expression qui remplace la pureté et la suavité de la voix humaine par des contorsions et des hurlements. Cette école fleurit surtout à l'étranger; mais elle ne nous envoie pas de nombreux représentants, car, au bout de quelques années, ils n'ont plus ni voix, ni souffle. Si l'art du chant périssait, si les bonnes traditions venaient à se perdre, tant que les sœurs Marchisio seront au théâtre, tant qu'elles pourront se faire entendre dans un concert, les artistes trouveront toujours chez deux illustres cantatrices un modèle et des leçons. »

Cela est exactement vrai.

A l'Odéon, une grande pièce en cinq actes et en vers de M. Louis Bouilhet, un vrai et sincère poète. *L'oncle Million* a obtenu un succès littéraire des plus complets. La forme si poétique, si correcte, de M. Bouilhet a été fort applaudie, fort appréciée; mais il est, malgré tant de talent incontestable, douteux que le succès d'argent réponde au succès littéraire.

Le Palais-Royal a en revanche obtenu un double succès d'argent, et je suis tenté de dire, un double succès littéraire; je n'hésite pas à le dire. Et pourquoi pas? Les deux petites pièces du Palais-Royal, charmantes, spirituelles, gaies, dignes en un mot d'un tout autre lieu que celui-là, sont signées l'une de Lambert Thiboust (le *Passé de Nichette*), l'autre d'Henri Murger (le *Serment d'Horace*). Grand succès de vogue, grand succès d'argent, grand succès littéraire. Le mot y est bien.

Au Théâtre-Lyrique, les *Pêcheurs de Catane*, de M. Maillard, l'auteur trop paresseux de *Gastibelza* et des *Dragons de Villars*, ont obtenu un immense succès. Quand on est M. Maillard, quand on a un tel talent, on n'a pas le droit d'être paresseux.

La *Revue* du théâtre des Variétés a fait son apparition. Grand succès dont je reparlerai.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.



586

586 bis

87

88

89

89 bis

90

91

92

92 bis

93

94

95

95 bis

96 (Doppel K)

97

98

98 bis

99

600

601

601 bis

602

3

4

4 bis

5

6

7

7 bis

8

8 bis

610 bis

611

12

13

614 Doppel K

615

616

616 bis

617 618 619 619 bis 620 621

soll enthalten

Kupf N. 586 - 621

vollstg = 36 Kupf

Jan / März 1860

April / Dez. 1860

1860

janvier 1-3

février 1-3

mars 1-3

avril 1-3

(mai 1-3

juin 1-3

juillet 1-3

août 1-3

septembre 1-3

octobre 1-3

novembre 1-3

décembre 1-3



